

La poésie a-t-elle encore une importance ?¹

Dans un contexte de plus en plus marqué par le poids de la culture de masse, la poésie semble réduite à la portion congrue. Pourtant, discret mais vif, un désir de poésie demeure, à contre-courant des valeurs et discours suscités par le règne impérial de la marchandise. Est-il seulement, ce désir, l'affaire de quelques-uns, comme pourrait le faire penser le caractère souvent ésotérique de la poésie contemporaine (du moins en France) ? La poésie peut-elle avoir encore une importance au-delà du cercle des seuls poètes ? Et laquelle ?

Si l'on ne tient compte que de son très faible poids aujourd'hui dans l'édition et dans l'économie du livre, la poésie risque bien d'apparaître comme un genre mineur ou une espèce en voie de disparition. Car non seulement elle n'est plus cette « institutrice de l'humanité » qu'elle fut jadis, mais, dépossédée de tout visible usage, elle semble n'être plus aujourd'hui que le jeu désuet de quelques-uns.

Prenons d'abord les choses dans la longue durée :

- « à quoi bon la poésie ? » est une question moderne. La poésie semble aujourd'hui devenue pour nous une « chose du passé » (Hegel).

Hier, la poésie avait sa place dans la civilisation ; elle avait une utilité avérée, reconnue (on tentait par exemple, par la parole rythmée, de se fléchir les dieux). Rôle du *Muthos*, quand l'esprit d'un peuple trouve ses assises dans une langue formée et portée par une poésie ayant valeur constituante pour la culture d'un peuple : la parole du poème forme, instruit, structure, *institue* la communauté toute entière (cf. le rôle de la poésie d'Homère dans la *paideia*). On touche du doigt cette réalité ancienne quand par exemple on visite au Portugal le monastère des Hyeronimos : Camoens (*Lusiades*) ≠ Pessoa (hétéronymes).

Aujourd'hui, cette situation n'est clairement plus la nôtre. Mario Luzi : avec la modernité (disons les Lumières), « la jouissance *mythique* et *chorale* du monde a pris fin ».

- « mythique » : jouir de la fable (trouver dans le récit fondateur sens et assistance permettant l'appartenance à un peuple)
- « chorale » : avant l'individualisme, sociétés « holistes », où la communauté des hommes (de la cité) se retrouve autour du *muthos*, du poème fondateur.
- depuis la fin de ces « grands récits » que chantaient encore un Hugo ou même un Aragon, la poésie est devenue un art apparemment *intempêtif* : à contre-courant de l'esprit du temps, de la logique du spectacle qui y est dominante, des formes dominantes de la culture. En effet, elle est plutôt du côté de l'artisanat (par sa production que par sa diffusion) que du côté de l'industrie de la culture (best-sellers).
- *art mineur* : elle n'occupe plus une place centrale, déterminante, dans la vie des peuples, dans leur économie spirituelle. Hölderlin : « elle n'est plus l'institutrice de l'humanité ». N'ayant plus d'« utilité superstitieuse », n'étant plus ce « chant d'envoûtement et la conjuration » dont Nietzsche dit qu'il en a été « la forme originaire », la poésie cesse d'être art majeur.

¹ Conférence donnée (en même temps que des lectures) dans plusieurs villes de Russie (Rostov, Taganrog, Novotcherkassk, Samara, Ekaterinbourg et Moscou) en février 2004.

Mais de quoi parlons-nous ? Car ce que nous entendons aujourd'hui par poésie n'est pas exactement ce que recouvre le mot quand nous parlons des Anciens. Ni la poésie d'Homère ni même celle de Camoens ne correspondent à ce que nous entendons aujourd'hui par poésie. Il s'agit avant tout, avant l'âge moderne, de poésie *épique* (ou tragique) et non de poésie *lyrique* (Hugo est une figure charnière, ambivalente, épique *et* lyrique).

Pour l'essentiel, nous entendons par poésie aujourd'hui, ce que la théorie littéraire range sous la rubrique « poésie lyrique » (même si elle se veut anti-lyrique). En gros, la poésie qui n'*imite* pas mais *exprime* les émotions d'un sujet (selon la vulgate romantique). À quoi il faut ajouter celle qui *expérimente* avec le langage ; celle qui met l'accent sur l'*intransitivité* de l'écriture.

Ce changement de définition restreignant la poésie au genre « lyrique » et/ou « textuel » n'est évidemment pas seulement une affaire de classification nominale. Il est le symptôme d'un changement de statut : la poésie ne remplit plus tout à fait la même fonction au regard de la société (ou de la communauté). En tant que lyrique, elle parle d'abord de l'existence individuelle dans ce qui la concerne au plus intime (la poésie lyrique est d'abord la poésie amoureuse, de Sappho à Marina Tsvétaïéva, en passant par Ronsard, Apollinaire... + Hugo : « quand je vous parle de moi, je vous parle de vous »). En tant que production de « textes », elle pousse au plus loin de l'individuation du langage, jusqu'aux langues les plus idiosyncrasiques. Mais n'est-elle pas aujourd'hui, sur ces terrains de l'expression et de l'expérimentation, supplantée par d'autres formes d'arts (la chanson, le cinéma, par exemple) ? Plus largement : dépossédée de tout usage bien repérable, bien identifiable, la poésie n'est-elle pas aujourd'hui obsolète ?

Toutefois, la poésie n'est pas simple chose littéraire : elle est aussi l'aspiration à une existence rendue, à sa lumière, plus authentique. C'est pourquoi sans doute son idée continue, intempestive, d'*insister* quand tout par ailleurs concourt à faire que, détrônée, elle se *désiste*. On observe ainsi une persistante présence en creux de la poésie (de son idée) dans la société, présence diffuse et vaporeuse qui excède de beaucoup sa seule réalité éditoriale : son nom désigne alors, non pas des textes, mais une mystérieuse dimension du réel irréductible à tout calcul et indifférente à toute préoccupation de rentabilité. Le mot de « poésie » devient ainsi le signifiant majeur d'un impondérable qui est comme la promesse d'un autre monde enfin possible.

La poésie n'est pourtant pas que cet obscur désir d'un autre état des choses. D'abord, elle perdure comme pratique relativement massive : on lit des romans, mais c'est de la poésie surtout qu'on écrit (et de plus en plus nombreux sans doute sont ceux qui, avec la démocratisation des pratiques culturelles, s'y adonnent).

On en écrit beaucoup à certains âges de la vie (à l'adolescence notamment). On en publie aussi beaucoup, même si c'est de la micro-édition. Ce dernier phénomène n'échappe évidemment pas à une démocratisation des pratiques culturelles plus générale (multiplication des ateliers d'écriture, etc.). S'agit-il simplement d'un *hobby*, d'un passe-temps ? Je ne crois pas. Écrire de la poésie est une pratique qui implique quelque chose d'autre : disons qu'on en écrit pour se chercher, se trouver, usant du « jeu de langage » propre à la poésie comme d'un sextant pour faire le point sur soi-même (j'y reviendrai).

Une anecdote, à titre de balise provisoire : le philosophe américain John Dewey écrivait, à titre parfaitement privé et sans visée aucune de publication, des poèmes où il méditait (autrement qu'en philosophe) sur l'existence et la mort. Il les écrivait comme une sorte d'exercice spirituel (ou peut-être d'exorcisme), avant de les jeter dans la corbeille. Il se trouve qu'une secrétaire venait en cachette les y ramasser, si bien qu'on les a publiés après sa mort. Notons pour l'instant que la

poésie (écrire de la poésie) semble répondre ici à un besoin que la philosophie ne semble pouvoir elle-même satisfaire. Comme si *vivre en philosophe* ne pouvait suffire au philosophe et qu'il lui fallait aussi *habiter* (le monde et sa propre existence) en poète. Comme s'il lui fallait non seulement s'étonner, mais s'émerveiller, demeurer, en même temps qu'un éternel étudiant, un éternel enfant (si l'on veut bien admettre que la poésie a un lien particulier avec l'état d'enfance).

Ensuite, il est indéniable que la poésie, considérée non plus comme pratique « amateur » mais comme activité pleinement inscrite dans le champ artistique et littéraire, a connu en France, depuis un peu plus d'une quinzaine d'années, un regain de vigueur et de créativité certain. Et cela même si, par bien des côtés, ses bataillons d'« horribles travailleurs » évoluent le plus souvent dans une sorte d'*underground* de la culture.

Par bien des côtés, ce renouveau a le sens d'une résistance, non seulement à la logique sociale dominante, mais à ce qu'elle implique quant au langage. Dans un contexte où langages et signes prolifèrent de manière toujours plus asphyxiante, la demande de poésie témoigne d'une aspiration à une parole moins frelatée, moins gangrenée de clichés – à une parole qui soit vraiment « parlante » plutôt que « parlée ».

Pour y parvenir, elle commence (souvent) par une pratique de la *diète* quant au langage (à certains du moins de ses usages). Elle préférera souvent, à la logorrhée, à l'inflation verbale, une forme de *décroissance* (le blanc, l'espace, la coupe et la syncope lui sont consubstantiels). Elle est l'invention de langages « contre » ; elle tend à substituer à l'usage ordinaire des mots des usages secondaires (détournés, déplacés, métaphoriques).

Mais du même coup, rompant avec les usages ordinaires du langage, se retournant sur elle-même, sur son propre langage, la poésie risque tourner le dos au lecteur. Jouant en permanence de cette « hésitation prolongée entre le son et le sens » dont parle Valéry, elle soumet la parole au rythme plutôt qu'au sens ; elle privilégie, pour reprendre une distinction que fait Lermontov, dans son grand roman *Un héros de notre temps*, le « sens des sons » [*znatchénié zvoukov*], plutôt que le « sens de paroles » [*znatchénié slov*]. Du coup, elle « brouille évidemment la clarté de la communication, comme le remarque Nietzsche, plutôt qu'elle ne la favorise ».

La parole poétique est, très souvent, ésotérique (comme le sont, avant elle, tous les langages religieux, prophétiques, oraculaires, inspirés – ceux qui ne cherchent pas la communication directe, immédiate, efficace). Cette dimension « ésotérique » est indissociable de l'allure *boustrophédique* propre au vers (*versus*) et plus généralement à l'écriture poétique (le bœuf qui tourne au bout du sillon). La prose (*prorsus*) est tournée vers l'avant ; elle porte l'énoncé vers son destinataire, pour lui communiquer un message, du sens. Le poème (le poème en vers, mais aussi d'une autre manière le poème en prose) suspend ce trajet droit devant ; il introduit, au moyen d'enjambements et de coupes, de blancs et d'espacements, une distorsion entre rythme et syntaxe qui brouille le sens de l'énoncé.

En rompant avec les codes traditionnels et les repères que constituaient les rimes et formes fixes, le poème *moderne* accentue cet hermétisme. Et le poème

contemporain, très souvent, accentue cette rupture, explorant tous les envers et au-delà de la poésie, tous les territoires de la non-poésie et de l'anti-poésie (comme on parle de non-art et d'anti-art).

La tendance à l'ésotérisme s'accroît également parce que, dans son effort pour échapper à l'aliénation d'un langage soumis au martèlement publicitaire et médiatique (lequel recourt aux jeux de mots « poétiques »), il lui faut explorer toujours plus loin les ressources sans fin du langage. Il s'en suit un « extrémisme artistique » (Adorno), qui n'est certes pas propre à la poésie mais qui sans doute a pu contribuer à en éloigner un large public.

Cela signifie-t-il que la poésie d'aujourd'hui ne puisse être accessible qu'à un très petit lectorat ? La difficulté est réelle, mais il ne faut pas oublier que nous n'attendons pas nécessairement de la poésie qu'elle nous délivre un clair message, qu'elle soit didactique ou édifiante. Au contraire, ce qui nous attire souvent en elle, c'est le côté mystérieux de ses énoncés. Qu'elle soit d'accès difficile souvent n'empêche pas mais favorise l'action de son *carmen*. Le plaisir de la lecture, concernant la poésie, ne repose pas sur la force d'entraînement d'une intrigue bien ficelée ou sur la satisfaction qu'il y a à voir se clarifier un contenu de sens ; il est proprement un *plaisir du texte*, un plaisir pris aux mots – au contact sensuel, quasi charnel avec eux auquel la poésie conduit. Et ce plaisir pris à la langue, pris à faire jouer ce que Jakobson appelle la « fonction poétique » du langage, n'est pas l'affaire du seul poète. Il vaut pour chaque *lecteur* en tant qu'il est aussi un *locuteur*. Souvenons-nous simplement du plaisir que nous avons pu prendre enfant à réciter des comptines. C'est pourquoi Mandelstam a raison d'affirmer que le peuple n'a pas seulement besoin de pain et d'idées claires : il a besoin aussi « d'un vers mystérieux autant que maternel » (« *Narodou noujen stikh tainstvoenno-rodnoi²* »).

Toutefois, le plaisir du texte n'est pas la seule fin de la poésie – ni sans doute la plus décisive. Car la poésie est indissociable, du moins quant à son histoire moderne et occidentale, d'une Idée, d'une grande Idée, qui fait d'elle la gardienne de quelque chose qui la dépasse. Disons-le avec un poète italien contemporain, Andrea Zanzotto : « la fin dernière de la poésie, écrit-il, est de recréer la condition édénique ».

Ce pourquoi la poésie se fera la gardienne de tout ce qui ressortit à la Nature, en tant qu'elle est le symbole du Paradis perdu et en tant qu'elle est aujourd'hui menacée, humiliée par la raison technique devenue toute-puissante. La poésie est ainsi une forme d'écologie. Elle en est à la fois la nostalgie (sous la forme de l'élégie qui regrette) et le désir, la réactivation (sous la forme de l'idylle qui saisit au présent un moment de bonheur et de grâce).

Disons-le autrement avec Rimbaud : la poésie a pour ambition de « changer la vie ». Ambition prométhéenne, pourvoyeuse d'égarements qui rendent nécessaire une critique sans concession de l'illusion poético-politique qui l'accompagne.

Mais modifier son existence, rythmer par sa parole une forme de vie qui soit moins aliénée, du fait qu'elle sera placée sous la lumière d'un langage plus

² *Cahiers de Voronèj*, 19 janvier 1937.

authentique, voilà ce à quoi du moins peut s'employer le poète, quand il considère comme essentiel le *poème non imprimé* qui « s'écrit » au verso de son œuvre et qui n'est autre que sa propre existence.

Cela n'exclut pas, bien sûr, que l'écriture poétique puisse aussi être l'occasion d'un travail de pensée, d'une spéculation, empruntant d'autres voies que celle du discours argumentatif (cf. John Dewey). Il faudrait ici parler de la poésie comme d'une « recherche pure » (quand elle est à d'autres instants recherche appliquée à l'existence).

Nous venons de parler du poète, de celui qui écrit de la poésie (et plus encore qui en fait le centre de gravité de son existence). Mais qu'est-ce la poésie peut apporter à l'homme ordinaire qui se contente, lui, d'en lire ? Que peut-il en attendre, outre ce plaisir du texte dont nous avons parlé ?

D'abord un secours, peut-être, à des heures graves de l'existence. Investie elle-même d'un caractère presque sacré, du fait de sa forme et de sa frappe singulières, la langue du poème pourra d'autant mieux faire paraître la gravité ou la solennité de tel ou tel moment important de l'existence. Elle pourra, quand nous ne disposons plus de rites pour lui donner du sens, aider à restituer à ce moment toute son intensité et toute son aura : ainsi Pierre Michon raconte-t-il (dans *Corps du roi*) comment il est conduit à réciter, au pied du lit de sa mère qui vient de mourir, à défaut de prière, la « Ballade des pendus » de Villon.

Le *roman*, par la fiction, la mise en scène de personnages agissant dans la société, par la configuration du temps vécu (social et psychologique), apporte au lecteur des modèles de vie susceptibles de l'aider à mieux comprendre et mieux orienter la sienne. Le *poème*, lui, apporte autre chose. Car lire de la poésie, ce n'est pas lire la biographie d'un poète à qui l'on pourra éventuellement s'identifier. Entre le poème et son lecteur, c'est un pacte d'une autre sorte que le pacte romanesque (ou biographique) qui fonctionne. C'est un pacte qu'on peut nommer *lyrique*. Le poème en effet ne sollicite pas notre intelligence narrative. À mi-chemin de l'intelligence d'un sens et de la sensibilité aux formes verbales, il déploie un effet (une onde) qui touche aux assises sensibles de notre présence au monde. Il nous éveille aux nuances de l'instant et du temps qui passe, nous introduit à des rapports plus subtils avec les êtres et les choses, les lieux et les éléments. Il sollicite et stimule, dénoue et renoue, ce nœud, rythmique et sémantique à la fois, cette lyre en puissance qu'est toute âme.

Par là, si elle ne peut changer le monde, du moins la poésie est-elle nécessaire, indispensable, comme « pratique de la subtilité dans un monde barbare ». Et Roland Barthes, à qui j'emprunte cette formule, d'ajouter : « D'où nécessité *aujourd'hui* de lutter pour la Poésie : la Poésie devrait faire partie des " Droits de l'homme " ; elle n'est pas " décadente ", elle est subversive ; subversive et vitale. »

Et gardienne de la subtilité, elle garde ainsi ouverte la possibilité d'un séjour plus « authentique » (Mallarmé). Elle contribue à rendre possible une habitation poétique du monde. Habitation qu'on peut tenter de cerner à travers ces quatre énoncés (ou axiomes) :

- elle aiguise notre sens des instants et des lieux, des circonstances et des êtres
 - aide à saisir ce qu'il y a en eux de « *sacré* » (d'irréductible, d'indisponible) ;
- elle nous ouvre au sentiment de la *finitude* (de la gravité de l'existence), condition d'une existence plus résolue (moins soumise à la dispersion) ;
- elle nous rend sensible à l'*incommensurable* (elle nous tourne vers l'inconnu) ;
- elle nous rend mieux à même d'entendre ce qu'il y a chez les autres de singulier, de dissident par rapport aux normes sociales dominantes.